

VEILLÉE DE NOËL

Dehors, c'est un confus murmure, un vague bruit. On dirait un léger bourdonnement d'abeille. Et, dans la chambre tiède et bien close où je veille, j'écoute au loin sonner la messe de minuit.

Je songe, en tisonnant la braise qui s'écroule. Que pour moi, vieux pêcheur, a retenti la voix Des cloches de Noël vainement tant de fois. Et voilà les regrets qui m'assaillent en foule.

Car je serai jugé bientôt, — qui sait ? — demain. Et cependant, pareil à la mer sur ses côtes, Monte toujours en moi le flot lourd de mes fautes, Et j'en fais tristement le sévère examen.

C'est donc vrai. J'ai vécu si longtemps près des fanges Où mes pieds imprudents souvent se sont plongés. Et je n'ai pas suivi l'étoile des berges, Et je suis resté sourd au cœur d'appel des anges !

O nuit de Bethléem, en ton suave azur, A présent je vois l'astre et j'entends le cantique. Pourtant, bien qu'éclairé par ta splendeur mystique, Suis-je vraiment meilleur ? Suis-je un peu moins impur ?

Mais j'ai tort. Reprenons courage et confiance. L'Enfant-Dieu ne veut pas qu'on tremble devant lui. Je prétends l'adorer et le voir aujourd'hui Avec les yeux, avec l'âme de mon enfance.

Car mes soirs de Noël les meilleurs, je les eus Alors qu'innocemment — Bonne Vierge, pardonne ! — Je confondais un peu ma mère et la Madone. Et quand j'étais pour elle un peu l'Enfant-Jésus.

Elle m'avait montré, dans un livre d'images, Saint Joseph s'appuyant, las, sur son grand bâton. Les rustiques pasteurs sous leurs peaux de mouton, Et, coiffés de turbans somptueux, les Rois Mages.

Comme il s'était gravé dans mon cerveau tout neuf, Cet enfant radieux dans cette étable sombre Où, sur le mur croulant, se dresse et grandit l'ombre Des oreilles de l'âne et des cornes du bœuf !

Je retrouve aujourd'hui l'impression première. A genoux, cils baissés, devant le cher petit. La Vierge est là, priant son Fils qui respirent D'une mystérieuse et céleste lumière.

C'est ainsi que la Foi, comme éclose une fleur, Naquit en moi, candide, ingénue, instinctive. Quand je balbutiais la prière naïve Des tout petits : " Mon Dieu, je vous donne mon cœur "

Et quand dans ma couchette, enfant faible et malade, Ma mère me voyait tendre, avec un soupir, Mes deux mains vers Jésus, avant de m'endormir, Pour l'embrasser ainsi qu'un petit camarade.

De puissants malfaiteurs, en ce temps trop vanté, S'acharnaient, furieux, contre l'œuvre féconde De celui qui — voilà vingt siècles — dans ce monde, Fonda la plus sublime école de bonté.

En plus d'un lieu, déjà — spectacle lamentable ! — L'herbe de l'abandon poussé au pied de la Croix. Ils veulent à présent, par leurs iniques lois, Eloigner nos enfants du Dieu né dans l'étable.

Pousseront-ils plus loin leur labeur criminel ? Remueront-ils bientôt l'église — après l'école ? L'un prochain, — que sait-on ?... la race les alloit... Entendrons-nous encore les cloches de Noël ?

Mais la haine est stérile et son œuvre éphémère. Ils n'auront rien fait, rien, tant qu'un pauvre petit, Devant un Christ orné d'un brin de buis béni, Répétera, naïf, les mots dits par sa mère.

Jetez la Croix à terre et l'Évangile au feu. Persécuteurs ! Un peu de vérité chrétienne Suffira tôt ou tard pour qu'une âme revienne À la foi confiante, à la paix avec Dieu.

Faire une France athée, oui, c'est votre démenche ! Mais notre sol, depuis plus de treize cents ans, Avec nos morts, au fond des grottes béni-faisants, Conserve une immortelle et pieuse semence.

Sachez-le. Quand seraient jetés bas et couchés Sur la terre, en débris, les murs de nos églises, Un jour nous reverrons, dardant leurs flèches grises, Surgir une moisson nouvelle de clochers !

Et, dans un très joyeux branle, à toute volée Pour célébrer l'instant à jamais solennel Où naquit l'Homme-Dieu, le Sauveur éternel. Les cloches sonneraient dans la nuit étoilée.

FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française

AUTOUR De la Crèche.

Les archéologues ont quelques scrupules que le peuple n'a point. Ils n'arrivent pas à décider de quelle matière était faite la crèche "où Jésus fut enveloppé de langes". Le vulgaire a bientôt fait de répondre : elle était en bois et garnie de paille. Les vieux textes ne disent rien de pareil. Saint Jérôme nous parle d'une crèche "d'argile". Et il est très certain que l'argile est usée, en Palestine et en Égypte, moins rare que le bois, moins chère que lui et d'un usage plus

répandu. Le malheur est que saint Jérôme écrivait près de quatre cents ans après la naissance du Christ : il était tout juste, aussi éloigné d'elle que nous le sommes aujourd'hui du bon roi Louis XII. Son témoignage n'en a pas moins quelque valeur : la tradition que la crèche était en argile avait pu se perpétuer jusqu'à lui. Sans doute, on conserve encore à Rome des reliques de la crèche de Bethléem ; on les vénérait dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Et ces reliques sont en bois. Ce sont deux linceuls et trois tablettes. Ces fragments semblent être de l'ébène dur : le plus long a 85 centimètres. Le P. Lata, sous-directeur de l'Observatoire du Vatican, les a, le der-

nier, très attentivement étudiés. Il y a relevé des trous vers le milieu des linceuls, des traces d'encensement à leur extrémité, des restes de fermeté en cuivre, à égale distance des trous, des anneaux où s'accrochait une chânette, des traces de clous au Jos des tablettes. D'autres indices l'ont conduit à croire que l'illustre berceau devait être un pilant. Sur ce pilant, il était facile sans doute de jeter une toile ou quelque tissu fixé aux deux bras supérieurs. C'est dans cette toile ou dans ce tissu qu'aurait dormi Jésus enfant. La Sainte Famille aurait eu ainsi un meuble léger et portatif dont elle aurait pu ne pas se séparer durant ses voyages. Et ce meuble ressemblerait étonnamment aux crèches endorées en usage dans l'Orient contemporain.

La principale objection à cette séduisante théorie, c'est l'inscription grecque en lettres officielles, que l'on déchiffre sur l'une des tablettes. Cette inscription est chrétienne, mais elle est, au moins, postérieure de six cents ans à la naissance du Christ ; elle était empâtée de dorure et de plâtre ; elle parle de saint Démétrios de Thessalonique, de saint Eustache, de saint Eustrace, de saint Sisinios martyr. Or l'inscription est contemporaine de la crèche et la crèche dès lors n'est plus contemporaine du Christ. Or l'inscription a été gravée sur la crèche déjà ancienne, et dès lors la crèche n'est pas considérée comme une relique : autrement, quel chrétien aurait osé la profaner en y gravant plus de cinquante mots ? En aucun cas, nous n'aurions donc, dans ces fragments de bois, les restes de la véritable crèche.

Nous savons, du moins, comment les artistes, dès le siècle de Constantin et de saint Jérôme, représentaient la crèche. Un sarcophage de 343 a mis Jésus entouré de langes non pas dans un berceau, mais sur le sol ; l'âne et le bœuf approchent de lui leur bon visage et deux bergers laissent voir toute leur admiration. Les murs des Catacombes n'ont qu'une seule peinture nous retraçant la crèche. Le nouveau-né repose, emmitonné, sur une banquette qui paraît être en bois et le bœuf et l'âne s'approchent très familièrement de lui. L'art occidental, du quatrième au sixième siècle, a placé la Nativité sous les quatre piliers d'un hangar au toit de paille, de bois ou de toile.

L'art byzantin a préféré une grotte au hangar ; il a jugé bon d'étendre la Vierge sur un matelas jonché de fleurs et non pas de l'asecor ; enfin, il a donné place à deux anges-femmes. Le réalisme de cette scène a prévalu un peu partout pendant six siècles au moins. Il a fait place, ensuite, à plus d'idéalisme, et notamment grâce aux Italiens, depuis Orsagna et Giotto jusqu'à Raphaël, au Corrège et au Titoret. La Vierge ne songe plus désormais qu'à marquer sa tendresse de jeune mère et sa dévotion envers son fils ou sa joie triomphante. Et l'enfant Dieu n'est plus, dans le gouffre même de la crèche, éclairé par une étoile ; lui-même est devenu source de lumière.

Voir la Nativité dans les tableaux, les sculptures ou les verrières des cathédrales ne suffisait pas à la foi populaire : il faut mimer la scène de Noël et on la joue dans les Mystères, soit sur les tréteaux dressés dans les carrefours, soit sous la voûte des églises. Longtemps avant que l'âme charmante de saint François d'Assise brûlât du désir d'en répandre partout l'usage, les crèches s'animaient, et là, d'acteurs vivants, de bouffes et d'ânes authentiques, de fous choisis et de paille fraîche.

Jusqu'à notre temps encore, les "pifferari" dévalaient, pour Noël, la pente des Abruzzes ; on les voyait, le fife en main, promener dans Rome leurs sandales de peau, leur veste courte aux couleurs vives et de longues boucles flottantes de leur chevelure. Devant les maisons, ils inclinaient leur chapeau pointu d'où pendaient des rubans multicolores et ils jouaient dévotement leurs chansons. A travers la Sicile, d'autres virtuoses, la cornue sous le bras, descendant, eux aussi, de leurs montagnes pour célébrer la neuvième de Noël. Au pied d'une image de la Sainte Famille, ils se plaçaient, vers l'heure où la nuit tombe, ayant au préalable allumé neuf bougies. Ils étaient accompagnés de violons ou de contrebasses, et ils dansaient sur leur instrument, en quatre chants symétriques, des refrains de bienvenue à l'enfant qui avait voulu naître leur frère, parmi les pauvres.

Les oiseaux avaient parfois leur part de la fête. En Norvège, devant chaque maison, la piété des fidèles plantait un pieu, au sommet duquel les jeunes filles attachaient des gerbes de blé : les oiseaux, sans risquer de geler leurs pattes dans la neige, venaient becqueter ce bon grain que leur laissait Jésus, couché dans sa crèche, sur d'autres gerbes de blé battu.

Un oiseau vivant était à Strasbourg, apparu, le 24 décembre, au curé de la paroisse : cet oiseau devait être un de ces passereaux à l'humour vif et gai, aux ailes pimpantes, amoureux des trous de muraille et qu'on appelle "troglodyte". La langue provençale le nommait "pétouze". Après la messe de minuit, le curé montait en chaire et lâchait dans l'église l'oiseau enrobé de rose. C'était un immense enthousiasme si l'oiseau choisissait, pour s'y blottir, un des trous obscurs de la crèche. Dans tel village, l'oiseau choisissait était affranchi, pendant une année, de la dime des olives. Dans tel autre, comme à Mirabeau, le curé plus généreux encore, lui donnait l'orveau, fuyant la main d'une main féminine, le sexe laid était payement infligé par toutes les filles du canton : les imprudents que leurs roses ou leurs jambes ne sauvaient point risquaient d'être barbouillés de saie à la ressemblance du roi mage, Gaspard.

Hors de l'église les abeilles, dans le canton de Vaux, célè-

RESURGÈ

Dans sa prison de brume où nul reflet ne luit, Mon Rêve léthargique, informe sous la cendre Des souvenirs froids, a cru soudain entendre Palpiter, éfarés, les essaims de la nuit

Engourdis sur son flanc. Et, dans l'ombre qui bruit, Un pan d'aurore pourpre est venu se suspendre Aux lambris nébuleux où tremble et va s'étendre L'aile d'or de l'Idée. Et mon Rêve, conduit

Par le mystique appel des strophes en délire, A quitté sa prison de brume et, vers la lyre Que nul ne voit d'en-bas, son essor l'a porté,

Tandis qu'autour de lui les phalanges astrales Tendent sur l'infini, vibrant de volupté, L'harmonieux réseau des cordes sidérales.

CONSTANT BEAUVAIN.

SOMNIAVI

Sur la roche rugueuse un liseron fragile Se traîne et cherche en vain un appui vers l'azur ; Mais sur le sommet nu pas un tronc, pas un mur. Seul, le vent vient tromper son étroite inutile.

Plus bas c'est le vallon. Là croit le chêne asile Du qui mystique : là, le lierre austère et dur Soutient, du vieux donjon, le front qui penche, obscur, Et la vigne bondit, échevelée, agile.

A l'assaut des côtes ; et c'est partout l'essor ! Alors au ciel lointain, par un suprême effort, Le liseron tendit sa tremblante spirale

Et son pâle bouton ; et vers son pur désir Un rayon descendit de la splendeur astrale ; Et l'on vit au sommet une étoile fleurir !

CONSTANT BEAUVAIN.

brent la nuit de Noël par un cantique et leurs raches bordonnent avant le jour. Les coqs, en Espagne, se répondent d'une ferme à l'autre, dès le premier carillon des cloches. Pour que l'aiguilles universelle soit plus visible et plus claire, Dieu permet, d'ordinaire, que la Nuit de Noël soit la plus lumineuse de l'année. Et c'est ainsi, sans doute, pour que Satan qui rôde, dans les chemins creux, soit plus aisément découvert.

Les bœufs que l'homme associe à ses peines veulent être, cette nuit-là, associés à sa joie. Au moment de l'évangile, annonçant la Nativité, les moutons, en Palestine, font entendre un long bêlement. Les bœufs et les ânes, tout d'abord, dans la crèche, ont leur place d'honneur. S'agenouillant au moment de l'élevation ; devant les crèches barbaquées, on s'écoute qu'on s'écoute en silence. Si deux bœufs "frères" se trouvent dans la même étable, ils parlent entre eux et prophétisent. Aux environs de Charleroi, les bœufs et les vaches restent debout ; mais, à minuit, ils convergent tout bas et savent dire, en quelques mots, tout ce qu'il leur est venu depuis le dernier Noël.

Le paysan suédois lâche ses chiens de garde jusqu'à l'aube, car le Christ, en naissant, a libéré les humains de la servitude. Et les bons chiens trouvent au retour quelque double et ou mé dallaires.

En Alsace, la Vierge, avant de se réfugier dans la crèche, est passée près des abreuvoirs où les bœufs étanchent leur soif ; elle y a fait couler une liqueur divine, qui les gardera de tout malheur, au cours des mois à venir. La veille de Noël, dans telles provinces du Centre, en France, les vaches et les bœufs ont jeûné. Il convient donc qu'ils réveillent après la messe. Aussi, les cultivateurs n'omettent pas de garnir les râteliers d'un abondant fourrage. Les Jérusalémites savent que toute étable doit être honorée, la nuit de Noël, de leur visite et de leurs largesses puisque Jésus a désiré naître dans une étable. Dégraisser le bœuf par piété et en souvenir de Noël, c'est le secret d'attirer les bienfaits célestes sur la maison. Dans les pays les plus lointains du monde chrétien et jusqu'aux confins de la Suède et de la Lapoune, on a le souci de faire sa large part au bétail domestique, dans les délices du réveillon.

Comme le bœuf et l'âne, certains végétaux "sacrés", pendant la nuit de Noël, d'une gloire surnaturelle. Saint Joseph et la Vierge se blottissent, un moment, avec l'enfant Jésus dans quelques buissons de coudrier de la Haute-Bretagne. Parvient-on, tandis que sonnet les douze coups de minuit, à couper un rameau dans l'un de ces buissons, le rameau révélera les trésors les plus cachés. Les paysans des Vosges qui mettent dans l'eau

Un triste Noël.

Chicago, 24 décembre.—Earl Lock, un enfant de trois ans, qui aidait sa mère à arranger un arbre de Noël, ramassa un vieux revolver dans un coin de la chambre et le tendant à sa mère, Mme Earl Locke, lui dit, en riant : "Tire-moi, Ma". La mère ne supposant pas le revolver chargé appuya sur la gâchette en visant l'enfant. Une détonation retentit et l'enfant, frappé en plein cœur par la balle, fut tué sur le coup.

L'opinion de W. D. Haywood.

Denver, Col., 24 décembre.—M. Wm D. Haywood, ex-secrétaire de la Fédération des Mineurs de l'Ouest, qui à l'heure actuelle fait une tournée de conférences dans les divers Etats de l'Ouest a déclaré aujourd'hui que la condamnation de Gompers, Mitchell et Morrison "fera l'un des plus puissants facteurs pour amalgamer les forces du travail organisé". Haywood a terminé en déclarant que la sentence serait "sévèrement renversée" par la Cour d'Appel.

Arrivée de la canonnière "Dolphin" à Willemstad.

Willemstad, Curacao, 24 décembre.—La canonnière américaine "Dolphin" est arrivée, ce matin à 8 heures, dans le port.



Mlle ELÉONORE ROBSON.

Que l'on applaudira la semaine prochaine au théâtre Tuluane.